



JULIEN FALSMAGNE/OPALE/LEEWAGE/REPORTERS

Depuis la rentrée, François Gemenne est opposé à Theo Francken dans un débat organisé par la chaîne d'info en continu LN24.

nos sociétés, qui dépend de facteurs exogènes, comme les inégalités mondiales ou les catastrophes naturelles. Ce n'est pas le niveau d'aide sociale en Europe qui convainc les gens de quitter leur maison et leur famille, mais bien la guerre, la famine, les catastrophes naturelles. Paradoxalement, la migration est, pour nous Européens, survalorisée. Aller faire ses études à l'étranger, aller travailler à l'étranger, avoir des enfants binationaux sont des trajectoires très valorisées. Dans l'autre sens, c'est stigmatisé.

Vous dites qu'au XIX^e siècle, l'immigration était perçue de façon positive. Aujourd'hui, on la considère plutôt négativement, du moins chez nous. Quand est-ce que cela a basculé ?

Au début des années 70, notamment avec le choc pétrolier de 1973. Avant cela, l'immigration était perçue comme un vecteur de progrès, et son taux était trois fois plus élevé dans l'entre-deux-guerres qu'aujourd'hui. À partir de cette crise pétrolière, on a commencé à considérer l'immigration comme un problème. Les choses se sont amplifiées avec l'ouverture des frontières internes de l'Europe, qui s'est accompagnée d'une fermeture des frontières externes.

Le citoyen entend parler quotidiennement de migration sans y être confronté. La migration n'est-elle pas devenue une réalité de discours, détaché de la réalité ?

Effectivement. Je suis très frappé de voir comme le discours sur les migrations fait toujours appel aux émotions des gens. Ils vont ressentir de la pitié, de l'empathie, ou des angoisses. Mais on ne verra ja-

mais un migrant cuisiner des pâtes, chercher du boulot ou conduire ses enfants à l'école. On va toujours vouloir projeter des qualités, des émotions exceptionnelles sur la figure du migrant. L'extrême droite va considérer que les migrants constituent une menace économique et culturelle. D'autres vont considérer les migrants comme des futurs prix Nobel. Or non, la toute grande majorité des migrants sont des gens normaux, qui aspirent juste à avoir un boulot et une vie normale de famille. On ne les voit jamais dans leur banalité. Le grand défi est de parler des migrants non pas au pluriel, mais au singulier. Et ce afin de reconnaître le migrant dans son individualité, avec ses aspirations propres.

Depuis la rentrée, vous êtes l'invité d'une émission de débat qui vous oppose à Theo Francken. Lui, l'homme politique, vous, le chercheur. N'est-ce pas un dispositif asymétrique ?

Si, mais cela n'empêche pas le débat. Lui est politique, a quelque chose à vendre. Moi non. Mais je suis de l'avis qu'il faut parler à la droite décomplexée et à ses électeurs. Je suis parfois inquiet de cette fragmentation de la démocratie entre des gens fréquentables et ceux à qui il ne faudrait pas parler. Je vois les réactions, notamment à gauche, qui ne comprennent pas et qui parlent d'une tribune donnée à Francken. En disant cela, ils se placent encore en

perdant face à un Francken. Je continue à parier sur l'intelligence des gens. Je crois qu'on peut discuter avec une argumentation rationnelle. Dans ce débat, je m'adresse aux électeurs de droite et du centre qui pourraient être tentés par le discours de Francken en leur proposant d'autres arguments.

“Je suis parfois inquiet de cette fragmentation de la démocratie entre des gens fréquentables et ceux à qui il ne faudrait pas parler.”

Vous êtes omniprésent dans les médias, en France comme en Belgique. Est-ce que les chercheurs en matière de migration ne sont pas assez visibles ?

Clairement, ils ne sont pas assez présents. D'une part parce que les médias réservent un espace trop large aux politiques, au détriment des chercheurs. Mais il y a aussi une erreur de communication de notre part, nous, chercheurs. Il y a cette impression qu'en parlant de chiffres et de faits, on va donner une explication rationnelle. Or, nous sommes face à des vérités complexes qui se

heurten à des perceptions singulières que ne sont pas forcément fausses. Par exemple, si on doit dire qu'il y a 9 % d'étrangers en Belgique, ce sera inaudible pour le lecteur de Schaerbeek ou de Saint-Josse. Il faut parfois quitter notre position pour accepter de rentrer dans le vécu des gens et dans leur ressenti. Les chercheurs se sont parfois un peu murés dans l'idée qu'il fallait des chiffres pour rétablir la vérité, notamment en allant débusquer les erreurs ou les mensonges présents dans les discours de l'extrême droite.